

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON
Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50
1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur
Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 9 Mars 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

Voici plus de vingt ans que M. Georges Hainl dirige l'orchestre du Grand-Théâtre, et le public a toujours saisi avec bonheur l'occasion de son concert annuel pour venir lui témoigner sa sympathie; — cependant son empressement n'avait jamais été aussi vif, aussi marqué que cette année. — Bien des gens qu'un rigorisme exagéré tient éloignés du théâtre s'étaient pour cette fois départis de leurs habitudes, et, cédant au désir d'entendre la vraie, la grande musique, avaient pris place parmi les spectateurs, donnant ainsi à l'assemblée un aspect, un charme tout particulier.

Tous les artistes du théâtre, sans exception, avaient tenu à honneur d'apporter leur concours à M. Georges Hainl, et ce n'a pas été un mince plaisir de voir réunis dans un ensemble ou se succédant l'un à l'autre ceux que jusqu'ici nous ne pouvions applaudir qu'isolément. — Enfin, M. Renard et M. Sapin achevaient par leur présence de donner à cette soirée déjà si brillante un attrait de plus.

Nous ne pouvons donner un compte-rendu détaillé de ce concert, nous dirons seulement que dans la partie instrumentale on a remarqué surtout : l'ouverture de *Fidelio*, l'*Ave Verum*, et la marche du *Tannhauser* avec chœur et adjonction de douze trompettes de la Fanfare lyonnaise. — N'oublions pas non plus M. Georges Hainl, qui a fait pleurer, gémir, rire et chanter son violoncelle avec ce charme, cette ampleur, cette pureté de style qu'on lui connaît.

Quant à la partie vocale, pour être juste, il faudrait citer tous les morceaux, et dans la nécessité de faire un choix, nous nous bornerons à indiquer : *Noël*, par M. Renard, et la ballade du *Roi des Aulnes*, par M. Sapin; les applaudissements qui les ont salués n'ont pas fait tort aux bravos recueillis par M. Achard dans l'air des *Abencerrages* ou par M^{lle} L. de Maësen dans le

grand air de *Faust*, — le duo bouffe du *Mariage secret*, chanté par MM. Ismaël et Marthieu, la *Berceuse* de Weber, interprétée par M^{me} Rey-Balla, l'air d'*Herculanum* dit par M^{lle} Willème, leur ont valu d'unanimes acclamations.

M. Renard nous a fait ses adieux dans *Lucie*, et l'intelligente ovation que lui a décernée le public a dû lui montrer combien serait vivant et durable pour nous le souvenir de sa courte apparition.

On a repris cette semaine la *Somnambule*, cet admirable chef-d'œuvre de sentiment et de grâce que nous devons à Bellini. — On sait quel fut l'an passé le succès de cet opéra interprété alors par M. Achard et M^{me} Van-den-Heuvel. — Le légitime triomphe qu'y obtenait sa devancière pouvait faire redouter à M^{lle} L. de Maësen l'effet d'une comparaison. — Vaine crainte! notre *prima donna* ne nous a-t-elle pas habitués à tous les miracles, à la voir se jouer de toutes les difficultés? — La victoire n'a pas été longtemps indécise, et elle a été complète, — nous en prenons à témoin les spectateurs qui à plusieurs reprises ont rappelé M^{lle} L. de Maësen.

Quant à M. Achard, il est cette année ce qu'il était l'an dernier, ce qu'il est depuis que nous le connaissons, et la haute estime en laquelle le tient le public ne fait que l'encourager à de nouveaux efforts. — Chercheur infatigable, ce n'est pas pour lui qu'on a créé le proverbe : « Le mieux est l'ennemi du bien, » c'est à la perfection qu'il vise s'il n'y est pas déjà arrivé.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Ce qui plaît singulièrement en France, c'est l'audace. — Dans la paix comme à la guerre, à la ville et à la cour, auprès des hommes comme auprès des femmes, les audacieux sont bien venus, la fortune leur sourit. — Audace dans les paroles ou dans les actions, dans la vertu ou dans le crime, tout cela nous séduit et nous entraîne. — Ce que nous n'aimons pas, c'est le défaut de franchise, et sur ce point notre réputation n'est plus à faire; à l'étranger, *audacieux*

n'est que trop souvent le synonyme de *Français*. — Peut-on s'étonner après cela du succès qu'obtient la nouvelle comédie de M. E. Augier? — Nous allons y voir le portrait de notre voisin, qui croit au contraire y reconnaître le nôtre.

Ce n'est pas là cependant ce qui donne à la comédie des *Effrontés* son cachet spécial. A une époque comme la nôtre, où les *Laws* abondent et remettent, comme au temps du Régent, en action les brouillards du Mississipi; au moment où dans le monde financier se produisent de si grands écroulements et de si soudains cataclysmes, on aime aller voir comment s'obtient parfois l'opulence et ce qu'il faut sacrifier d'honneur et de probité, quelle liitière on doit faire de la morale pour s'enrichir avec cette rapidité vertigineuse; on veut entendre proclamer bien haut ce que bien souvent on a dû se dire tout bas dans le dialogue avec la conscience! — Et après est-on meilleur? La leçon a-t-elle été salutaire? Qui sait...

Mercadet le Faiseur, l'Honneur et l'Argent, la Bourse, la Question d'argent, la Considération, les Effrontés, ne sont qu'une seule et même pièce, le même thème creusé, fouillé, retourné par des mains différentes; — c'est le même sujet toujours neuf pourtant, car la vérité a le privilège de ne pas vieillir.

C'est la seconde fois que M. E. Augier jette son cri d'honnête homme, et nous l'en remercions. — La première fois, dans *le Mariage d'Olympe*, en traitant la courtisane au dénouement comme elle mérite d'être traitée; aujourd'hui, en clouant au pilori les spéculateurs éhontés.

Nous avons déjà dit notre opinion sur les artistes qui interprètent *les Effrontés*; nous n'y reviendrons que pour ajouter que jamais comédie depuis bien longtemps n'avait été jouée aux Célestins avec cet ensemble irréprochable, cette perfection dans les détails.

Hier, devant trois mille francs de recette, et par conséquent en présence de deux mille spectateurs entassés, serrés, haletants de chaleur et

d'émotion, s'est jouée *la Tour de Nestlé*. — A samedi prochain le compte-rendu.

CH. MAURIS.

Chers lecteurs, tressez des couronnes et préparez des fleurs ! Pourquoi faire ? demanderez-vous.... Parbleu ! pour les offrir à notre vieil ami du mélodrame pur-sang, à cet artiste que tous les Lyonnais aiment à applaudir, enfin à Jérôme Coton, à qui M. Délestang, ainsi qu'il l'a toujours fait dans sa bienveillante sollicitude pour les artistes malheureux, vient d'accorder un bénéfice.

Hélas ! nous avons bien manqué d'être privés de cette soirée qui fait le bonheur de tant d'habités de nos deux scènes. Pendant près d'un mois Jérôme Coton, atteint d'une grave maladie, est resté cloué sur un lit de souffrance, mais le voilà hors de danger et la représentation pourra avoir lieu. — Jérôme Coton sera secondé par ses anciens camarades.

Nous connaissons assez l'empressement que met notre public à se rendre à cette représentation annuelle pour nous dispenser de toute invitation à cet égard. Nous sommes certains que dès la première annonce le concierge va être assailli de demandes de places, aussi croyons-nous qu'il a bien fait de demander quelques sentinelles pour faire prendre la file au public.

Nous avons entendu mardi soir, dans la Salle philharmonique, un délicieux concert donné par trois jeunes filles, — la plus âgée n'a pas seize ans, — les demoiselles Clauss, élèves du Conservatoire. Elles profitent de quelques jours de congé pour visiter leurs parents et jeter quelques jalons pour plus tard obtenir la consécration de leur talent.

Quelques journaux avaient déjà signalé l'agréable surprise qu'ils avaient éprouvée en trouvant des jeunes personnes d'un âge aussi tendre douées d'un talent aussi complet et aussi profond. Il est en effet surprenant d'entendre d'aussi jeunes artistes attaquer des morceaux devant lesquels reculent souvent des hommes faits. Ajoutons que ce courage, qui pour d'autres serait une témérité, est justifiée par la sûreté de leur jeu, la pureté des sons, l'expression qu'elles mettent dans leur interprétation, le sentiment musical qui les anime.

Le quatuor en *mi bémol*, de Beethoven, a été interprété admirablement par les trois jeunes artistes et M^{me} Cherblanc.

La deuxième fantaisie de Dancela, par M^{lle} Fanny Clauss, lui a mérité les honneurs d'un double rappel.

Il en a été de même pour M^{lle} Cécile Clauss, après l'exécution d'un souvenir de Spa, de Servais, sur le violoncelle.

La méditation sur le prélude de Back, de Gounod, pour piano, orgue, deux violons et violoncelle, a été écoutée dans un silence religieux et suivie d'applaudissements unanimes.

M^{me} Cherblanc, M. F. Michel et M^{me} Maréchal ont prêté leur obligeant concours aux demoiselles Clauss. Inutile de dire que le suave et profond talent de M^{me} Cherblanc a été apprécié et applaudi comme il le mérite.

M. Ferdinand Michel a dit avec un goût parfait un air de *Jérusalem*, la Mère et la Promise, Cheval et Cavalier, et un duo du *Comte Ory*, avec M^{me} Maréchal qui s'est fait encore applaudir dans une romance.

Les demoiselles Clauss ont marqué leur place au premier rang, et si elles reviennent parmi nous, le Grand-Théâtre leur offrira l'hospitalité due à tous les grands talents.

H. A.

CAUSERIE PARISIENNE.

Encore Déjazet. — Georges d'Heilly et le Scandale au théâtre. — Nouvelles.

Dans un petit village du Calvados, à quatre-vingt-dix-huit ans, est mort la semaine dernière un pauvre curé qui depuis l'âge de vingt-sept ans administrait cette commune. — Corbon compte à peine quatre cents habitants. — Il avait baptisé et fait faire la première communion à deux générations ; à la lettre il avait pris la parole de l'évangile, il était le gardien, l'unique conseil de son troupeau. A son souvenir nous devons, nous ne pouvons faire autre chose que mêler le souvenir de M^{lle} Déjazet, car là encore nous la trouvons liée à une bonne action, et c'est une petite nouvelle, peu connue je crois, qui ne se trouve peut-être plus en la mémoire de la grande artiste.

En 1840, M^{lle} Déjazet était allée donner quelques représentations à Caen. En ce temps-là les chemins de fer n'étant pas inventés, elle revenait tout simplement dans le coupé d'une diligence, coupé qu'elle avait loué pour elle et sa camériste, mais obligeante comme on l'est peu, elle avait offert une place à un ecclésiastique qui n'avait pu en trouver dans les autres compartiments de la voiture publique ; c'était un pauvre curé de campagne qui s'en retournait vers ses ouailles. En diligence on est communicatif, et

bientôt la conversation s'engagea entre la jolie voyageuse et le vénérable pasteur. La comédienne curieuse s'informa auprès de son compagnon de route quelle était sa cure et son ambition ? s'il n'espérait pas une paroisse plus avantageuse ou bien quelque vicariat à l'évêché ? Hélas ! madame, reprit le vieillard, qu'en ferais-je, et à quoi me serviraient les honneurs ? Je suis heureux au milieu de mes ouailles qui m'aiment. Depuis 1790 je leur apprends à connaître et à aimer Dieu. Si je regrette quelquefois de n'avoir pas un peu plus d'argent, c'est que je ne voudrais voir aucun mendiant dans mon troupeau. A la révolution je n'ai pas émigré, pourquoi le quitterais-je maintenant ?

— ... Mais enfin, mon père, n'avez-vous jamais éprouvé quelques désirs ?....

— Oui, madame, notre commune était pauvre, le trésor de l'église dans le plus grand désarroi ; je n'avais pour officier les grands jours de fête qu'un calice d'étain et j'eus l'ambition d'offrir à la commune un calice d'argent ; en trois ans j'avais économisé la somme nécessaire pour cet important achat, mais le pain a été si cher cette année qu'il ne me reste plus rien.

— Eh bien mon père, pensez à moi quelquefois dans vos prières, je retourne à Paris et je tâcherai de combler vos vœux.

— Vous êtes trop charitable, madame, je fonderai une messe pour vous, mais vous moins que tout autre avez besoin de nos prières.

— Peut-être, mon père.

Ce fut la dernière parole de Déjazet ; on arrivait à un relais et le pauvre curé était au terme de son petit voyage, bénissant la grande dame inconnue qui lui promettait un si riche trésor pour son église.

Huit jours après, il recevait par la même diligence une caisse et par la poste une lettre. La caisse contenait deux beaux vases et un calice en vermeil. La lettre, signée V. Déjazet, priait le pasteur de ne pas trop l'oublier. Des larmes de reconnaissance coulèrent ; le nom de la charitable actrice n'a pas été oublié, loin de là, et si M^{lle} Déjazet passe à Corbon, elle saura que tous les mois une messe est dite à son intention, messe à laquelle tout le troupeau assiste dans un profond recueillement.

Il y a six mois, on jouait *Monsieur Garat*, et le vieillard était venu à Paris pour les intérêts de sa commune. A grand peine je le décidai à venir entendre au moins une fois dans sa vie celle qui avait été si gracieuse ; il y vint, et, vous le dirai-je ? en voyant cette femme si bien jouer son rôle, en voyant les bravos et les bouquets qui partaient

de toutes parts, il pleura, il pleura de bonheur! La reconnaissance débordait en lui. Le lendemain il regagnait son village, heureux d'avoir entendu M^{lle} Déjazet et de la savoir si bien applaudie. A son lit de mort, il s'est encore rappelé cette soirée, envoyant sa bénédiction à la charitable dame et non à l'artiste.

Parlons livres, si vous le voulez bien, chers lecteurs; nous n'entrerons au théâtre que plus tard, et tout aussi bien le petit in-12 dont je veux vous entretenir nous y conduira directement en nous mettant en garde contre les ennuis et les désagréments dont nous sommes souvent abreuvés. Il a nom *le Scandale au Théâtre* (1); il est signé d'un de nos plus spirituels chroniqueurs du journal *le Théâtre*.

M. Georges d'Heilly se souciant fort peu des haines et des vanités froissées qu'il allait soulever sur son passage, a su, dans un parler franc et net, prêcher une bonne fois la croisade contre les abus de nos salles de spectacle, contre la morgue et les routines de nos directeurs, et surtout contre les gandins et les lorettes qui se montrent partout, à la ville, à la scène, au bois, aux meilleures loges; contre ces gandins et ces lorettes qui étouffent par leur fatuité, leur suffisance et leurs impertinences toute gaieté, tout esprit, toute pudeur.

M. Georges d'Heilly nous révèle bien des turpitudes, bien des calculs nauséabonds; malheureusement pour nous, il rencontrera peu de sympathies dans ce chemin aride de la vérité. Les uns par crainte, les autres par esprit de corps, s'écarteront de lui, et il restera seul ou presque seul contre une foule de gandins et de vierges folles ameutés par ces quelques vérités jetées avec énergie et conviction à la tête de qui de droit. Pour ma part j'ai lu ce livre avec un intérêt et un plaisir toujours croissant. Chaque ligne, chaque phrase dénote un mâle caractère et la ferme conviction de sortir la tête haute de l'ornière où est enrayée notre jeunesse parisienne. A côté du mal, nous trouvons un conseil et peut-être le moyen d'y remédier complètement. Trois ou quatre livres encore de ce genre, et nous pourrions, je crois, sortir avec nos familles, sans coudoyer à chaque instant les compagnes déhonorées de nos plaisirs et de nos orgies.

M. Georges d'Heilly, un homme de cœur, le plus osé, le plus hardi de tous, a attaché le grelot; le laisserons-nous dans cette carrière se débattre seul contre un mille, non, certes, non,

lisons son livre, pénétrons-nous bien de sa pensée, et la tête haute, secondons-le de notre plume, de notre conduite, de notre travail.

Il est temps de me taire et je ne vous ai pas encore parlé d'un charmant petit marivaudage, signé par le fils d'un proscrit, *Charles Hugo*, et joué cette semaine au vaudeville.

Je ne vous ai pas encore parlé de *Paris quand il pleut, des Rameneurs, de la Chasse aux Papillons*, trois comédies des Variétés qui ont vu aussi le feu de la rampe mardi dernier; la semaine prochaine nous nous dédommagerons. Bonne nuit ami lecteurs!

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Le bal de samedi dernier avait réuni une société plus nombreuse encore que le bal précédent. — C'est à peine si l'on pouvait circuler dans cette vaste enceinte. La galerie était occupée par de nombreux spectateurs, admirablement placés pour jouir du coup d'œil que présentait l'animation de cette fête.

Dans notre dernier numéro nous disions que ce bal serait une seconde édition de l'enthousiasme qui le samedi précédent avait accueilli ANTONY LAMOTTE. Pour nous servir d'une expression consacrée en style de librairie cette nouvelle édition a été *considérablement augmentée*. Toute la nuit, vivats et bravos en l'honneur du célèbre chef d'orchestre n'ont cessé de retentir sous cette coupole aux dentelles d'or et au ciel d'azur; une triple salve d'applaudissements a salué l'entrée à l'orchestre d'Antony Lamotte.

Nous ne redirons rien aujourd'hui du répertoire de ce compositeur, nous ne pourrions que répéter ce que nous en avons déjà dit dans notre précédent numéro. Le public, du reste meilleur juge que nous, pour cela s'est chargé de rendre justice au maître en applaudissant et bisant chacune de ses œuvres.

F. BOILY.

CIRQUE MARSEILLAIS.

Depuis les débuts dans notre ville du Cirque Marseillais, les artistes qui le composent nous ont habitués à des merveilles équestres; eh! bien quelque forts qu'aient été jusqu'à ce jour leurs exercices, ils ne sont rien relativement à ceux exécutés dans la représentation donnée jeudi dernier, au bénéfice de la famille FRANCISCO. Tous les artistes rivalisaient d'adresse et d'audace.

On eût dit un défi à qui ferait mieux. Pour être juste nous devons avouer que ce défi a été si bien tenu que nous ne saurions dire lequel a le plus mérité d'éloges. Le public les a récompensés également par de chaleureux rappels et d'unanimes applaudissements.

L'éclat de cette représentation était encore rehaussé par l'exhibition de nouveaux costumes de la plus grande richesse, et qui faisaient merveilleusement ressortir les grâces enchanteresses des jeunes et jolies écuyères.

HISTOIRE DE DEUX ENFANTS ET D'UN CHIEN.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

III.

— Tel fut, — reprit après une pause le jeune Anglais, — tel fut le commencement de cette naïve et fraternelle association, qui ne devait plus se briser qu'avec la vie.

L'amitié de ces deux enfants du bon Dieu grandit de jour en jour.... bientôt ils s'aimèrent d'une affection immense et sans pareille; ils s'aimèrent cent fois plus que les frères les plus dévoués, que les amants les plus uniquement épris l'un de l'autre.

Georget était tout pour Georgette, Georgette était tout pour Georget... Que leur importait le reste du monde! Ils ne connaissaient personne, ils ne parlaient à personne... Ils étaient à eux seuls une famille, un univers tout entier. Ils ne se quittaient pas d'une heure, d'une minute... Mêmes sentiments, mêmes pensées, mêmes desirs! Egal partage de haillons qui couvraient leurs corps à moitié nus; égal partage de miettes ramassées çà et là pour leurs modestes repas. Ils avaient froid et faim ensemble, ensemble ils mangeaient à la même sébille, ils buvaient au même gobelet rempli d'eau claire. Ils n'avaient à eux deux qu'une seule pensée, qu'un seul cœur. Plus constants et plus tendres que les tourterelles, plus inséparables que ces petites perruches à tête rose, auxquelles l'impossibilité de vivre séparées a valu ce nom charmant d'inséparables, ils vivaient unis et candides dans le coin de leur pauvre Irlande, comme Paul et Virginie sous les pamplemousses de l'île-de-France.

Encore les deux enfants créoles gardaient-ils une partie de leur tendresse pour leurs mères, tandis que les petits Irlandais n'avaient qu'eux seuls à aimer.

Leurs chevelures étaient du même blond doux et pâle, et lorsqu'en jouant elles mélangeaient leurs boucles soyeuses, le frère ne pouvait plus

(1) A Paris, chez J. Taride; 1 vol. in-12, prix: 1 fr.

reconnaître ses cheveux d'avec les cheveux de sa sœur. Une mère eût confondu leurs yeux bleus, leurs joues incolores, leurs formes chétives et délicates.

Pourtant Georget avait la taille un peu plus haute et le regard beaucoup plus mutin. Mais c'était là la seule différence.

Tout le jour, ils cheminaient par les rues de Dublin, enlacés et souriants comme la constellation des gémeaux. La plus mince aumône suffisait à leurs besoins; ils ne désiraient rien au-delà, ils se trouvaient heureux et contents de leur sort.

Le soir, ils s'en retournaient presque toujours à leur borne favorite; mais si la nuit les surprenait loin de la place de la cathédrale, ils réclamaient l'hospitalité à leurs confrères en détresse qui, dans n'importe quel autre refuge, s'empres- saient à l'envi de leur céder une petite place; il leur en fallait si peu!

Au réveil, ils échangeaient leur premier regard et leur premier sourire. Si l'un des deux souffrait, c'était à l'autre qu'échappait la plainte; si celui-ci paraissait fatigué, c'était celui-là qui réclamait le repos. Ils n'avaient qu'une seule étude, s'entraider et se complaire en toutes choses; et lorsque Georgette avait quelques petits chagrins, elle les cachait bien vite à Georget, de peur de lui faire de la peine.

Dès que le printemps étendait son manteau de verdure et de fleurs sur les délicieux environs de Dublin, ils s'en allaient, ni plus ni moins que les riches gentlemens, habiter la campagne. On les rencontrait alors devant les joyeuses tavernes de faubourgs ou bien dans les sentiers les plus touffus de la vallée des chênes, où viennent se promener les amoureux. Ils savaient bien, comme l'a dit notre Béranger, que le plaisir rend l'âme bonne.

Les nuits se passaient au milieu des blés ou dans quelque recoin tapissé de mousse des hautes montagnes de Wichlow, dont ils s'amusaient parfois à gravir les cimes.

Un jour ils apprirent que ces deux montagnes s'appelaient, l'une le grand Pain de Sucre, et l'autre le petit Pain de Sucre.

Les noms dispensent de les décrire.

— On dit que c'est bien bon du sucre!... soupira la petite voix friande de Georgette.

— Grimpons là-haut..., répondit ingénument le pauvre Georget, déjà tout heureux d'offrir un plaisir à sa sœur.

Les deux enfants gravirent aussitôt la montagne; ils montèrent bien haut, bien haut, jus-

pris, tout confus de ne trouver que du sable blanc et des cailloux.

Georgette riait de la mésaventure. Mais Georget pleurait, lui!... c'était l'illusion de sa sœur qui se trouvait déçue.

— Ne te chagrine pas, frère, lui dit Georgette en le calinant. Tu vois bien que cela ne me fait pas de peine... Je n'y tenais pas beaucoup à ce vilain sucre, va... Du sucre, peuh!... Ça ne doit pas être bon du tout... Une fois déjà j'ai pu en goûter, et je n'en ai pas voulu... Tu vois?...

Pour toute réponse, Georget hocha sa blonde tête d'un air incrédule...

— Tu ne crois pas, méchant? poursuivit la mignarde petite fille. Eh bien! je veux te conter comment cela m'est arrivé; écoute... Tu écoutes n'est-ce pas?...

— Oui!..., fit Georget d'un souffle tout gros de désespoir.

Georgette lui prit les deux mains, et commença son histoire.

IV.

En cet endroit, le jeune officier de l'armée des Indes s'arrêta de nouveau.

Il y avait dans son regard une hésitation, sur ses traits une rougeur, sur ses lèvres un presque enfantin sourire, qui le rendait plus intéressant, plus charmant encore.

— Monsieur, — dit-il ainsi, — l'histoire de Georgette va vous sembler bien puérile peut-être? Mais elle est si profondément restée dans mon souvenir que je me la rappelle mot pour mot et que je ne puis résister au plaisir de vous la dire. Déjà vous en avez souri, sans doute... j'ai beau vouloir en sourire moi-même, je me sens des larmes plein les yeux!... Soyez donc indulgent... je vous en prie!

Je balbutiai quelques encouragements sincères, car le commencement du récit de mon compagnon m'avait très-fort ému moi-même, et j'attendis.

Le jeune capitaine essuya ses pleurs et continua.

« Une belle dame, dit Georgette, passait avec un kings-charles, qu'elle conduisait en laisse par un ruban de soie. Tout à coup, sur le chemin tomba un morceau de sucre, blanc comme neige. C'était un jeune homme qui venait de le jeter au petit chien... un beau jeune homme qui parlait à la dame, mais auquel la dame semblait ne pas vouloir répondre. Naturellement, le gentil kings-charles veut ramasser le morceau de sucre. Par malheur, la dame qui marchait toujours, tire le cordon de soie. Plus moyen d'attra-

per le sucre. Il fallait voir la pauvre petite bête se pendre en arrière et jeter des cris plaintifs... La dame marchait toujours... Moi j'avais ramassé le sucre, et j'allais le croquer avec bonheur... J'en avais grande envie, va!... Mais, au moment de le mettre sous ma dent, je regarde encore une fois le kings-charles, qui criait et pleurait d'un air tout triste et tout chagrin. Ça me fit froid au cœur, et vite je courus lui rendre son morceau de sucre; il lui appartenait légitimement: il le prit aussitôt dans sa petite gueule rose

— Et que t'a donné la belle dame?... demanda Georget.

— Rien!... fit Georgette avec une fierté enfantine et charmante; — je ne lui ai rien demandé... mais j'étais payée de mon sacrifice... Le petit chien grignotait son cher sucre avec tant de plaisir!... Je fus cent fois plus heureuse de le lui voir manger que si je l'eusse mangé moi-même... C'est bien bon d'être honnête et de faire du bien, va!

Georget essuya ses larmes, embrassa Georgette, et les deux petits mendiants redescendirent enchantés dans la plaine la plus verdoyante de la verte Erin.

V.

« On était alors en été, — poursuivit mon compagnon; — les deux pauvres enfants demandaient moins à l'homme qu'à la nature. Ils n'avaient plus à s'inquiéter des haillons pour combattre la bise; le soleil se chargeait presque à lui seul de les habiller l'un et l'autre. Les fruits qui pendaient aux arbres du chemin, les quelques pommes de terre, oubliées lors de la récolte, suffisaient à leur nourriture. Ils étaient bien heureux, bien réjouis et bien riches pendant l'été; l'été c'est la saison du pauvre.

» Ils ne mendiaient que le dimanche, au milieu des fêtes du village, ou bien lorsque la Providence amenait aux montagnes de Wicklow des voyageurs anglais ou français, des touristes avides de visiter la vallée de Glendalough et les ruines des Sept-Eglises, bâties aux temps reculés par le grand saint Kevin.

CHARLES DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.